

LA POPULATION AVANT, PENDANT ET APRES LA CATASTROPHE

Par Solange CONTOUR

Auteur du livre « *Saint-Pierre (Martinique)* »

– Tome I : *La ville et le volcan avant 1902* – Tome II : *La catastrophe et ses suites* »

Avant 1902, la ville de Saint-Pierre était considérée comme la capitale économique et culturelle de la Martinique, le chef-lieu officiel, Fort-de-France, n'étant qu'une cité de garnison et le centre administratif où résidait le gouverneur.

C'est à Saint-Pierre qu'il faisait bon vivre, tout au moins si on en croit ceux qui, à l'époque, ont décrit une vie mondaine, peut-être enjolivée, une vie de fête avec des parties de campagne ainsi que de nombreux bals (bals séparés, il faut le dire, pour les blancs et les métis) et bien sûr le carnaval, célèbre dans toutes les Antilles. Saint-Pierre s'enorgueillissait également d'un théâtre, construit sur le modèle de celui de Bordeaux, où chaque représentation attirait une foule joyeuse et bigarrée.

Saint-Pierre abritait un lycée de bonne réputation. On y publiait au moins deux journaux, d'opinions tout à fait opposées : l'un était clérical, l'autre violemment anticlérical (on n'imagine plus, de nos jours, la virulence des luttes entre ces deux secteurs de l'opinion, aussi bien en Martinique qu'en métropole).

La population était extrêmement métissée dans la mesure où fréquemment, semble-t-il, des propriétaires terriens ou des négociants blancs avaient un ménage officiel, avec une femme blanche qui leur donnait des enfants légitimes, et un autre ou plusieurs autres avec des femmes de couleurs. Les enfants résultant de ces unions illégitimes, ne pouvant hériter des biens de leurs pères, étaient souvent encouragés par ceux-ci à poursuivre des études si bien qu'ils devenaient médecin, avocat, journaliste ou même député.

Il existait également toute une classe pauvre, essentiellement noire, qui travaillait sur le port ou dans les rhumeries ; de leur côté, les femmes se faisaient marchandes ambulantes sur le port ou sur les marchés. De même, elles étaient aussi très souvent domestiques ou lavandières ; on trouve dans les textes d'époque des descriptions enthousiastes du spectacle qu'offraient celles qui rinçaient leur linge dans la rivière Roxelane.

Il faut noter aussi que, comme beaucoup de villes portuaires, Saint-Pierre comportait un

quartier « chaud » où les beuveries et les bagarres étaient fréquentes.

C'est par Saint-Pierre que transitaient toutes les marchandises provenant d'Europe. C'est par là également qu'étaient expédiés les principaux articles d'exportation : le sucre et le rhum, ce que confirment des cartes postales anciennes représentant des barriques alignées sur la place Bertin. L'écrivain Salavina a raconté comment, dans son enfance, il venait avec d'autres galopins passer une lame de couteau entre les planches des « boucauts » (les endommageant ainsi gravement) afin de pouvoir se régaler du sucre qui en était tombé.

À noter qu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, la Martinique a connu une grave crise économique, due à la mévente de ses produits traditionnels. Il y a eu un certain nombre de faillites et l'historien Philippe Aries a relaté comment son père et son oncle, ayant fait de mauvaises affaires, ont dû se réfugier à Bordeaux ... ce qui les a sauvés de la Catastrophe.

Lorsque les premières manifestations volcaniques se sont produites, elles ont été prises à la légère car les habitants de Saint-Pierre avaient en mémoire l'éruption de 1851 qui avait été de peu d'importance. Le journal « *Les Antilles* » pouvait ainsi plaisanter, dans son numéro du 30 avril : *Croyant notre Pelée éteinte, nous n'espérions jamais voir un événement de ce genre. Ainsi quelle n'a pas été notre surprise quand on vint nous dire que la Montagne Pelée fumait. Nous primes tout d'abord la chose pour un poisson d'avril et nous ne crûmes que lorsque nous eûmes vu.*

À partir du 30 avril, des pluies de cendres se produisirent dans les communes proches du volcan puis, à partir du 2 mai, elles affectèrent également Saint-Pierre et ses environs. Des lettres envoyées par certains habitants donnent des détails sur les réactions de la population.

M. Degennes, professeur au lycée, écrit à sa famille : *On parle de fuir. Mais nous n'aurions pas assez de bateaux pour recevoir toute la population. Et puis on espère toujours ; on attend la dernière heure et peut-être sera-t-il trop tard quand on prendra cette extrême*

résolution. On a fermé les écoles, les bureaux, les magasins. Tout le monde se renferme.

Une habitante de Saint-Pierre écrit : *Je ne suis point malade mais je me sens toute comprimée comme par une pieuvre. Je rêve éveillée. Jamais je n'avais vu aux figures des passants des traits si bizarres, si déformés, si tristes. Personne n'a pu dormir. C'était un mouvement extraordinaire partout, jusque dans cette rue Ste-Marguerite, si calme d'habitude même en plein jour. La poussière de la cendre s'infiltrait de tous côtés. Les habitants, depuis minuit, n'ont point cessé de parcourir follement les rues de la ville. Au Fort et au Centre, on s'agite encore plus qu'au Mouillage, paraît-il.*

Un M. Marsan écrit à ses deux fils : *Les nègres sont blancs. Les barbes et les cheveux sont gris. C'est très curieux(...) On circule dans les rues, non plus avec des parapluies, mais avec des paracendres.*

Mme Charles Dujon, qui s'est réfugiée avec sa famille à Saint-Pierre, évoque la panique qui y règne : *On était réunis pour l'office du mois de Marie, lorsqu'un ou deux messieurs, voyant le ciel s'obscurcir et craignant la pluie de cendres, vinrent chercher leurs femmes et leurs enfants. Ce mouvement de sortie, au milieu de la prédication, fut remarqué. Les autres personnes s'effrayèrent. Un banc tomba. Sans chercher d'où venait ce bruit, la masse des fidèles courut vers l'autel, criant « Nous allons mourir ! » Une jeune fille s'évanouit. Enfin les prêtres parvinrent, non sans peine, à calmer cette multitude affolée.*

Compte tenu de l'état d'esprit de la population, on peut se demander pourquoi il n'y a pas eu un exode massif. Certes, un certain nombre de chefs de famille aisés ont fait partir leurs femmes et leurs enfants vers Fort-de-France, eux-mêmes restant toutefois sur place pour exercer leur profession et défendre leurs biens contre un éventuel pillage. Mais, pour la grande masse des habitants, le départ était difficile. En effet, à l'époque, il n'existait pas de route reliant Saint-Pierre à Fort-de-France, les transports de passagers et de marchandises s'effectuant uniquement par deux vapeurs de faible tonnage qui n'auraient pu acheminer une population évaluée à quelque 30 000 habitants.

Par ailleurs, curieusement, l'idée prévalait que la ville était protégée du volcan par des vallées censées empêcher une atteinte des coulées de lave. Ce raisonnement se serait révélé exact si la montagne Pelée avait effectivement émis de la lave mais c'est une

« nuée ardente » qui s'est abattue sur la cité, phénomène que personne n'avait prévu.

Le 5 mai, une immense vague de plus de 10 mètres de hauteur a dévalé du sommet de la Pelée vers la mer, par le lit de la rivière Blanche. Elle a emporté l'usine Guérin, qui se trouvait à son embouchure, faisant ainsi les quelque 50 premières victimes. De façon étonnante, ce phénomène a conforté la population dans l'idée que Saint-Pierre était protégée puisque le volcan avait trouvé un exécutoire. Cette théorie a d'ailleurs été corroborée par la commission scientifique réunie par le gouverneur, commission qui ne comprenait, il est vrai, que des professeurs de lycée et un pharmacien.

Cette confiance dans la sécurité que l'on pouvait trouver à Saint-Pierre a d'ailleurs encouragé, dans un premier temps, certains habitants se trouvant près du volcan à venir se réfugier en ville. Par contre, par la suite, beaucoup d'habitants de la ville ont cherché à se réfugier sur les hauteurs. Ce mouvement de population est ainsi décrit par le journal « Les Colonies » du 7 mai : *L'émigration à Saint-Pierre continue à se faire de plus en plus intense. Du matin jusqu'au soir et toute la nuit ce ne sont que gens pressés portant des paquets, des malles, des enfants et se dirigeant vers le Fonds-Saint-Denis, le Morne d'Orange, le Carbet, etc. Quant aux vapeurs de la compagnie Girard, ils ne désemplissent pas.*

On a beaucoup glosé sur le fait que le gouverneur Mouttet, sur ordre du Ministre des Colonies, aurait maintenu la population sur place afin que puisse se tenir une élection très disputée. C'est une rumeur qui est née après la catastrophe et qu'aucun texte n'est venu confirmer (mais les archives ont pu être expurgées). Quoi qu'il en soit, le gouverneur, afin de rassurer la population, est venu à Saint-Pierre le 7 mai au soir, en compagnie du lieutenant colonel Gerbault – tous deux accompagnés de leurs épouses afin de faire bonne mesure – Ils ont tous péri dans la catastrophe, ayant été vus pour la dernière fois, le 8 mai au matin, dans une barque qui se dirigeait vers le Prêcheur.

De même, le maire de Saint-Pierre a fait placarder des affiches où on trouve les phrases suivantes : *Ne vous laissez pas abattre par des paniques sans fondement. Ne vous découragez pas et permettez-nous de vous conseiller de redoubler d'ardeur (...) et de reprendre vos occupations habituelles afin de donner le courage et la force nécessaire au peuple si impressionnable de Saint-Pierre et des*

environs pendant une heure de calamité publique.

Le seul ayant eu une perception exacte du danger est le capitaine d'un bateau italien qui, voyant ses compas s'affoler, a dit : *si le Vésuve fumait ainsi, on évacuerait Naples.* Il a demandé à partir précipitamment, ce qui lui a été refusé, sous peine de pénalités formidables, car les formalités douanières n'étaient pas achevées. Il a néanmoins passé outre, emportant à son bord le douanier de garde sur son bateau... qui de ce fait a eu la vie sauve.

Dans la nuit du 7 au 8 mai, le volcan a sans cesse grondé mais, au matin du 8, le ciel étant relativement clair, la population s'est rendue à l'église pour les cérémonies de l'Ascension. Soudain, **une « nuée ardente » s'est abattue sur la ville, tuant l'ensemble de la population.**

Il semble que la plupart des personnes soient mortes sur l'instant, puisqu'elles ont été trouvées dans des attitudes de la vie de tous les jours. Nous n'évoquerons pas la question des victimes, non plus que le cas des deux personnes miraculeusement rescapées car elle est traitée dans un autre article de la présente revue.

Certains des marins ou des passagers qui se trouvaient sur les bateaux dans la rade, ont eu la vie sauve grâce à une immersion brutale, leur navire ayant sombré brusquement sous le souffle provenant du volcan. Vingt malheureux ont survécu à bord du *Roraïma* en feu ; à deux heures de l'après-midi, ils furent sauvés par le croiseur « *Suchet* ». Une dizaine d'autres infortunés furent recueillis en même temps ; ils étaient accrochés à des épaves ou réfugiés sur la place Bertin. Un navire a même pu se sauver. Il s'agit du « *Roddam* » qui a réussi, encore sous pression, à filer son ancre et à fuir. Il est arrivé à l'île de Sainte-Lucie avec 20 survivants, la plupart blessés, et 26 cadavres.

Pendant ce temps, à Fort-de-France, l'inquiétude était à son comble car la ville, à son tour, recevait de la cendre et des pierres tandis que la population affolée s'enfuyait vers les hauteurs. On a tout d'abord eu connaissance d'un phénomène anormal lorsqu'un employé du service des téléphones, s'entretenant avec son collègue de Saint-Pierre, comme il en avait l'habitude chaque matin, a entendu son interlocuteur pierrotin balbutier tout à coup, bredouiller comme un homme qui s'étrangle ; il y a eu un crépitement dans l'appareil, une secousse dans l'oreille puis plus rien. Par la suite, le vapeur « *Le Marin* », qui effectuait son parcours habituel vers Saint-

Pierre, a dû rebrousser chemin et est revenu en annonçant que la ville était en flammes. Le croiseur « *Le Suchet* », qui n'était pas prêt à appareiller au moment de la catastrophe, partit en début d'après-midi pour Saint-Pierre et constata que la ville entière était détruite. Il revint vers 10 heures du soir avec seulement quelques blessés. Beaucoup d'habitants du chef-lieu avaient de la famille à Saint-Pierre et ils s'étaient rendus sur les quais, attendant des rescapés... qui n'arrivèrent jamais. Les premiers réfugiés parvenus à Fort-de-France sont ceux qui se trouvaient sur les hauteurs dominant Saint-Pierre et au sud de la ville, notamment au Carbet. L'administration a dû employer tous les moyens de transport qu'elle avait sous la main pour leur porter secours et ramener du monde. Tant par terre que par mer, il est arrivé ainsi entre 3.000 et 4.000 personnes dont une cinquantaine de blessés soignés à l'hôpital civil. Ces malheureux n'avaient qu'un paquet de pauvres hardes et étaient absolument sans ressources, ayant perdu dans la Catastrophe tout ce qu'ils possédaient.

À ce moment, on pensait que tous les habitants du nord de l'île avaient disparu. Pourtant, peu après, on apprit que la population du Prêcheur était en grande partie indemne et qu'il fallait l'évacuer. Ce sauvetage, réalisé par des rotations de bateaux, s'effectua dans un calme qui a fait l'admiration de tous. Ce sont quelque 4.000 réfugiés supplémentaires qui arrivèrent ainsi à Fort-de-France.

Le journal « *l'Opinion* » écrit que tous ces réfugiés *donnent à Fort-de-France comme un air de ville d'Orient, avec une foule d'enfants, de femmes et d'hommes, entassés dans les bâtiments publics et dans les maisons particulières, une mine de caravanseraïl.*

La ville de Fort-de-France a dû improviser une aide à de très nombreux réfugiés (de l'ordre de 15.000 personnes) ainsi qu'aux habitants de la ville, coupés de leur source habituelle d'approvisionnement : la plupart des entrepôts de marchandises étaient situés à Saint-Pierre et avaient disparu dans la tourmente.

Des secours extérieurs vont heureusement s'organiser rapidement, partant des îles voisines puis des Etats-Unis. La contribution de ce pays a été la plus efficace et la plus généreuse. Ses envois de vivres et de produits de première nécessité ont pourtant été reçus du bout des lèvres par les autorités : on soupçonna ce pays de vouloir étendre son hégémonie sur les colonies françaises des Antilles.



Distribution de vivres aux réfugiés, à Fort-de-France. — Phot. N. Y. Tribune.

L'aide de la métropole s'est manifestée tout d'abord par l'envoi d'une mission apportant 500 000 francs or. Ultérieurement d'autres fonds seront acheminés, provenant à la fois du budget de l'Etat et de collectes privées (la Catastrophe a déclenché un grand mouvement de solidarité). Le montant et le mode d'attribution de ces aides entraîneront plus tard de nombreuses polémiques, débouchant sur des débats au Parlement. Le principal grief a été la lenteur dans la distribution des indemnités et dans l'attribution des prêts pour que puisse reprendre l'activité ; les quelque 25 000 réfugiés répartis tant à Fort-de-France que dans le centre et le sud de la Martinique connaissaient en effet une oisiveté déprimante et il fallait les remettre au travail le plus rapidement possible. Il fallait également les loger ; des lots pris sur des terrains domaniaux ont été distribués, terrains sur lesquels des cases ont été construites par la suite.

Au mois d'août, le gouverneur par intérim ordonna le retour des sinistrés dans leurs communes d'origine (à l'exception bien entendu de Saint-Pierre). Cette mesure se révéla désastreuse car l'éruption du 30 août au Morne Rouge a pu ainsi atteindre un millier de nouvelles victimes.

La « nuée ardente » du 8 mai sur Saint-Pierre a été suivie de beaucoup d'autres qui,

Photo parue dans l'Illustration du 21 juin 1902.

officiellement n'ont pas fait de victimes puisqu'il n'y avait plus rien à détruire. En réalité, il semble que l'on ait jeté un voile discret sur le fait que des pillards étaient venus de toute la Martinique ainsi que des îles voisines pour essayer de déterrer des biens précieux dans ce qui restait des riches habitations de Saint-Pierre. Certains de ces pillards ont été surpris par les manifestations du volcan et ont péri. D'autres ont été arrêtés et le tribunal de Fort-de-France en a condamné près d'une centaine dans une même « fournée », la peine étant identique pour tous : cinq ans de prison.

Lentement, la Pelée s'est calmée. Les ruines de Saint-Pierre ont été progressivement dégagées et la population est peu à peu revenue vivre à l'emplacement de l'ancienne cité. Il faudra cependant attendre de nombreuses années avant que ne se reconstitue une véritable commune (la nouvelle municipalité ne sera élue qu'en 1923). En tout état de cause, la ville n'a jamais retrouvé son éclat antérieur et, à l'heure actuelle encore, elle demeure une modeste bourgade comparée à Fort-de-France, une ville musée telle un petit Pompéï des Antilles.